

**Hannah Arendt
Karl Jaspers**

**«La philosophie
n'est pas
tout à fait
innocente»**



PETITE BIBLIOTHÈQUE PAYOT

Karl Jaspers à Hannah Arendt

Heidelberg, 20.3.30

[...] Vous objectivez l'«existence juive» en recourant à la philosophie existentielle — ce qui coupe peut-être à la philosophie existentielle l'herbe sous les pieds. Si bien qu'on ne prend plus très au sérieux le fait de ne dépendre que de soi quand cela est fondé sur la fatalité du destin juif au lieu de s'enraciner en soi-même. L'opposition entre le fait de flotter librement et le fait d'être enraciné ne me dit rien de bon.

Le choix magnifique d'extraits de lettres que vous présentez me fait sentir tout autre chose : la «judaïté» est une *façon de parler** ou la manifestation d'un être-soi né d'une attitude négative, qu'on ne peut fonder à partir de la situation historique, c'est un destin qui n'a pas été libéré du château enchanté. [...]

Francfort/Main, le 24.III.30

[...] Je vais donc très provisoirement faire quelques remarques à propos de votre prise de position. Je n'ai pas essayé — du moins je n'en ai pas conscience — de « fonder » l'existence de Rahel sur la judaïté. Cette conférence n'est à mes yeux qu'un travail préparatoire qui doit montrer que le fait d'être juif rend possible une certaine existence que, pour le moment, je qualifierai de destin, sans plus de précision. Ce destin résulte précisément d'un manque fondamental d'appartenance et ne s'accomplit *que* s'il y a séparation d'avec le judaïsme. On ne devrait pas du tout tenter ici d'interpréter vraiment le fait de connaître un tel destin. Une telle interprétation ne verrait qu'insignifiance dans le fait juif.

L'objectivation au sens précis du terme existe effectivement : non pas l'objectivation de l'existence juive (en tant que corps, par exemple), mais un contexte historique dont je pense qu'on peut lui donner un sens (il ne s'agit pas cependant d'une idée objective ou de quelque chose de cette sorte). Il semble que certaines personnes soient dans leur propre vie (et uniquement là, non en tant que personnes par exemple) tellement exposées qu'elles deviennent pour ainsi dire des carrefours et des objectivations concrètes de la vie. Dans le cas de Rahel, mon objectivation se

fonde déjà sur une auto-objectivation qui n'est pas une réflexion, donc postérieure, mais qui est dès le début une façon de « vivre », de faire ses expériences, qui lui est propre. Ce que tout cela est en fait : destin, vie exposée, concerne la vie — je suis incapable (et m'en aperçois en écrivant) de le dire *in abstracto*, tout au plus peut-être en me servant d'exemples. C'est précisément la raison pour laquelle je veux écrire une biographie. L'interprétation prend en fait ici le sens de la redite. [...]

Hannah Arendt à Karl Jaspers

le 30 juin 1947

[...] Mais permettez-moi de revenir à la question juive. Je me souviens très bien de notre désaccord lorsque vous avez dit ou écrit un jour que nous étions tous dans le même bateau. Je ne sais plus si j'ai répondu ou seulement pensé qu'avec Hitler pour capitaine (c'était avant 33) nous autres Juifs ne serions plus assis dans le même bateau. Ça aussi c'était faux car dans ces conditions vous-même n'étiez plus non plus dans le bateau — ou tout au plus comme dans une prison. Lorsque règne la liberté, chacun devrait en réalité pouvoir décider ce qu'il aimerait être, allemand ou juif, ou quoi que ce soit d'autre. Dans une république a-nationale comme les États-Unis, où nationalité et État ne sont pas

identiques, cela devient plus ou moins une question qui n'a plus qu'une signification sociale ou culturelle, mais cela ne signifie rien politiquement. (C'est ainsi par exemple que ce qu'on appelle ici antisémitisme est purement social, et les mêmes personnes qui ne voudraient en aucun cas habiter le même hôtel que des Juifs seraient très étonnées et indignées si on retirait à leurs concitoyens juifs le droit de vote. Cela peut naturellement changer mais pour le moment c'est ainsi.) Dans le système européen, avec ses États nationaux, tout cela est beaucoup plus compliqué ; mais, mon Dieu, si un Allemand dit qu'il préférerait être italien ou vice versa et agit en conséquence, pourquoi pas ?

Si aujourd'hui les Juifs allemands ne veulent plus être des Allemands, on ne peut sûrement pas nous en faire grief, mais naturellement cela a aussi quelque chose de comique. Ce qu'ils veulent dire en fait, c'est qu'ils n'envisagent pas de partager la responsabilité politique avec l'Allemagne ; et en cela ils ont raison. Et c'est cela qui est décisif. Voyez-vous, il va de soi aujourd'hui, pour moi et beaucoup d'autres, que lorsque nous ouvrons un journal nous vérifions d'abord ce qui se passe en Palestine — bien que je n'aie pas l'intention d'y aller jamais et sois presque totalement convaincue que ça tournera mal là-bas.

Ce qui me tiendrait à cœur et qu'on ne peut obtenir aujourd'hui, ce serait que la situation change de telle sorte que chacun puisse choisir librement où il envisage d'exercer ses responsa-

bilités politiques et la tradition culturelle dans laquelle il se sent le mieux. Pour qu'enfin la recherche d'ancêtres se termine des deux côtés.

Pour le moment, il me semble que le plus important est de ne pas exagérer toutes ces questions parce qu'on oublie constamment que c'est cela, le cataclysme, et qu'il vaut mieux ne jamais se sentir vraiment chez soi nulle part, ne faire vraiment confiance à aucun peuple, car il peut en un instant se transformer en masse et en instrument aveugle de mort. [...]

Karl Jaspers à Hannah Arendt

Crans, vallée du Rhône, 20 juillet 1947

[...] Je crois penser comme vous en matière de « nation » : liberté de choisir la responsabilité politique et, du même coup, l'État. Il y a cependant quelque chose qu'on ne peut choisir mais qu'il faut « assumer ». L'ordre du monde le plus parfait et le plus juste ne saurait abolir cela. Et à mes yeux ce n'est pas un manque mais quelque chose de positif, même si c'est parfois un positif douloureux. Lorsqu'on dit : Vous êtes une Juive allemande, ou : Je suis allemand, ce ne sont d'abord que des paroles et tout tient à leur interprétation. Et je réfléchis constamment avec mon cœur sur ce que signifie le fait que je suis un Allemand. Avant 1933 cela ne m'a jamais posé de problème. Mais actuellement, il y a au

moins ce fait que j'ai ressenti plus fortement en Suisse qu'à la maison à Heidelberg : le monde entier vous crie pour ainsi dire : Tu es un Allemand. J'espère donner un jour ma réponse.

Ce qu'est un Juif me paraît plus évident que ce qu'est un Allemand. C'est la religion biblique et l'idée de Dieu et l'idée de l'Alliance, sinon, il me semble que le Juif cesse d'être juif. Mais avec cela il est quelque chose qui le rend indépendant de toute politique et aussi de la Palestine. La Palestine me paraît être un problème temporaire à l'époque d'une pensée nationale, d'une extrême importance du point de vue de l'existence, et en tant que réalité, non seulement politiquement incertain (ce qui est finalement tout) mais peut-être aussi un grand danger pour l'état d'esprit juif fondamental : danger d'alignement sur les autres « nations » et, de ce fait, risque de ne plus rien signifier dans l'évolution spirituelle des choses.

L'« assimilation » ne me paraît pas constituer un problème fondamental. Mais sur le plan privé il ne faut admettre aucun interdit. Vous-même et ma femme en avez décidé par vos actes. Exiger l'assimilation serait tout aussi absurde. La craindre parce que quelque chose de précieux disparaîtrait s'il n'y avait plus sur terre de Juifs conscients de l'être me paraît sensé. Mais il me semble impossible de faire quelque projet que ce soit, d'agir et de moraliser dans ce domaine.

La question qui se pose est de savoir si toute l'affaire de la Palestine n'est pas une assimila-

tion globale : rester juifs mais en tant que simple nation parmi d'autres et ensuite en tant que nation de moins en moins nombreuse et perdant toute signification — tout vestige de la sublimation, de « peuple élu », devra-t-il disparaître ? Ce sera finalement le déclin du judaïsme dans l'enveloppe d'êtres humains qui s'appellent encore des Juifs. Mais ce n'est là aussi qu'une crainte. Ici on ne peut rien revendiquer.

Oui, il est juste que vous rappeliez toujours le cataclysme ! Il faut qu'il reste une référence. Mais le cataclysme produit quelque chose. Il y a toujours une suite. Nous devrions au moins trouver l'étoile qui brille et qui conduit là-bas. Quelque chose comme une notion d'ordre universel qui reste en même temps à l'ombre de la transcendance et n'aboutit pas à la platitude d'une organisation, d'un droit rationnel pour tous et pour tous les cas, à la non-historicité d'un prétendu bonheur : sans les Juifs je ne peux imaginer ce chemin qui est pourtant un chemin historique et, par conséquent, plus engagé historiquement. D'où ce qui m'inquiète : vous pouvez perdre votre âme en Palestine. En voici peut-être la raison : désirer la Palestine et ne pas y aller parce que le devoir dicte de vivre parmi tous les peuples, avec eux et contre eux quand ils ne veulent être que des peuples. Ce serait une forme nouvelle pour le « lointain » qui a presque toujours caractérisé la religion biblique. D'où la tension et l'élan et le sentiment que tout n'a pas été vraiment mené à bien. [...]

le 4 septembre 1947

[...] En ce qui concerne les Juifs : du point de vue historique vous avez parfaitement raison. Mais le fait est néanmoins que beaucoup de Juifs sont comme moi totalement indépendants du judaïsme et sont pourtant des Juifs. Peut-être cela aboutira-t-il à la ruine du peuple, on ne pourra pas l'éviter. On pourra uniquement tenter de créer des conditions politiques qui ne l'empêchent pas de continuer à exister. Ce qui viendra alors, on peut l'attendre tranquillement. Pour ce qui est de la Palestine, vous avez parfaitement raison : c'est en effet la seule assimilation logique qui ait jamais été tentée. Tout le reste, en revanche, dans la mesure où il ne s'agissait pas simplement de l'adoption de la culture européenne, mais où cela fut réalisé de façon programmatique, n'est qu'un jeu d'enfant, qu'on n'a pas vraiment pris au sérieux. Les sionistes sont les seuls qu'on puisse prendre au sérieux, de ce point de vue. Ils sont les seuls — et pas les Juifs assimilés — à ne plus croire au peuple élu. Mais ce qu'on a fait ensuite en Palestine est extraordinaire : pas une simple colonisation, mais la tentative sérieuse de fonder un nouvel ordre social d'où disparaissent progressivement ces derniers temps les éléments utopiques à la Tolstoï. Quant au peuple lui-même, il s'est tellement transformé ces dernières années qu'on

peut parler d'une véritable modification de ce qu'on appelle le caractère national. (Je ne sais pas si cela sera définitif.) L'essentiel est surtout que de larges fractions du peuple, pas seulement en Palestine, pas seulement les sionistes, rejettent la survie comme finalité de toute la vie du peuple et sont prêts à mourir. Voilà qui est tout à fait nouveau. Mais il existe deuxièmement une répugnance, difficile à décrire, vis-à-vis de l'idée de peuple élu. On pourrait dire que les Juifs en ont assez. Ce n'est pas une idéologie comme dans le sionisme, mais un état d'esprit du peuple. Mais cela va de pair — et c'est là le véritable danger — avec une méfiance de principe envers tous les autres peuples, qui va de plus en plus de soi et imprègne des cercles de plus en plus larges ; l'attitude envers l'Allemagne ne se limite nullement à ce pays (ce ne serait pas grave), mais a déclenché un rejet beaucoup plus général. Cela non plus n'est pas nouveau, mais s'étend aujourd'hui à toutes les couches sociales, par exemple aux socialistes juifs. C'est extrêmement dangereux et pernicieux, car cela ne cache aucune idée (sauf la vague idée selon laquelle « nous valons tout de même mieux mais nous allons essayer de devenir plus mauvais »), aucune foi en Dieu ou en quoi que ce soit. On pourrait naturellement dire que le peuple est hystérique. Je ne sais pas. À côté de cela il y a beaucoup de choses positives : la Palestine qui, comme vous le dites si bien, « de loin » fait la cohésion du peuple ; l'évolution du judaïsme américain qui est libre

et conscient de sa valeur, même s'il est en quelque sorte plus barbare que ce que nous connaissions. Ici, la république, qui laisse leur liberté aux nationalités et intègre pourtant chacun en tant que citoyen, traite même l'immigrant déjà comme un futur citoyen. [...]

Karl Jaspers à Hannah Arendt

Bâle 23.8.1952

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt et d'une traite votre *Rahel*¹. [...]

Je vois dans ce travail votre débat avec des problèmes fondamentaux de l'existence juive et le fil conducteur, la réalité de Rahel, sert à votre élucidation et à votre libération personnelles. C'est parce qu'il en fut ainsi que ces analyses, présentées maintenant de façon totalement objec-

1. Hannah Arendt a commencé à travailler à son livre sur Rahel Varnhagen en 1929; le livre n'est sorti qu'après la Seconde Guerre mondiale, d'abord dans une traduction anglaise : *Rahel Varnhagen. The life of a Jewess*, London, 1958, puis en allemand : *Rahel Varnhagen. Lebensgeschichte einer deutschen Jüdin aus der Romantik*, Munich, 1959. (Trad. fr. : *Rahel Varnhagen, la vie d'une Juive allemande à l'époque romantique*, Paris, Tierce, 1986; rééd. Paris, Pocket, 1994.) Rahel Varnhagen (1771-1833) était une femme de lettres germano-juive. Son salon à Berlin a été longtemps le lieu de rencontre des romantiques, et plus tard des écrivains de la « Jeune Allemagne ». Sa correspondance et ses mémoires sont parmi les documents les plus importants du romantisme finissant.

tive, ont été rendues possibles. C'est parce qu'il en fut ainsi que toute l'extraordinaire atmosphère de l'ensemble a peut-être été rendue possible, c'est-à-dire que c'est comme si Rahel en tant que Rahel ne semblait retenir ni votre intérêt ni votre amour, ou comme si Rahel était le prétexte de quelque chose de tout différent. Le résultat n'est pas un portrait de Rahel elle-même mais uniquement le tableau des événements qui ont choisi pour lieu cet individu. Je considère comme vraisemblable qu'aujourd'hui vous seriez en mesure de rendre davantage justice à Rahel, surtout du fait que vous ne la voyez pas uniquement sous l'angle de la question juive mais, conformément aux propres intentions de Rahel et à sa réalité, en tant qu'être humain dans l'existence duquel la question juive a joué un rôle important mais nullement unique.

[...]

La grande figure qu'est cette femme qui tremble et saigne, sans maison ni patrie, sans personne et sans assise, dans le seul amour — qui a tellement l'honnêteté de tout pénétrer en réfléchissant à l'infini, de se tromper et de revenir sur son erreur —, qui doit constamment se fourvoyer, se perdre et se rétablir à nouveau et qui pourtant ne s'abuse ni elle ni les autres — qui atteint l'inquiétante frontière où le mensonge peut ressembler à la vérité —, cette figure, vous lui donnez la parole mais pas à partir d'un centre, celui de l'être humain lui-même qui n'est pas essentiellement juif mais qui passe

dans ce monde en tant que Juif et vit de ce fait le pire, lequel n'arrive pas seulement au Juif. Vous laissez entrevoir que Rahel ne se perd pas mais qu'elle reste fidèle à elle-même. [...]

Votre livre peut donner l'impression qu'un être humain qui est juif ne peut pas vraiment vivre. C'est sans doute infiniment difficile dès que le Juif ne vit pas délibérément dans la foi de ses ancêtres. Mais cela se passe comme Spinoza l'a montré une fois pour toutes : reniement de la foi juive en la Synagogue et en la Loi, refus d'adhérer au christianisme, vie avec Dieu en regardant toutes choses *sub quadam specie aeternitatis* et dans l'*amor intellectualis*, dans l'amour et la bonté envers les hommes et envers soi-même. Vous reniez dans cet écrit cette possibilité en utilisant une référence désobligeante aux Robinson Crusoe, mais vous la reconnaissez aujourd'hui sous la rubrique des Noé. Rahel n'était pas un Spinoza mais elle vivait dans l'infinie inquiétude sur la voie qui conduit vers lui, plus riche et plus vivante que Spinoza, sans être vraiment au clair quant à la formulation définitive de ses vues, mais dans la lumineuse profondeur de son âme sans défense, sans la paix qu'offre la philosophie. [...]

Hannah Arendt à Karl Jaspers

le 6 octobre 1954

[...] En ce qui concerne l'assimilation : politiquement et socialement la situation était intolérable et se serait réglée d'une manière ou d'une autre — par la disparition ou le sionisme, précisément. Mais c'est justement parce que politiquement et socialement elle était si compliquée et en réalité impossible qu'elle a offert individuellement des chances extraordinaires, humainement et spirituellement productives. Dans ce sens, le judaïsme allemand a vraiment été une grande chose. [...]